

Montréal

Volume 6, Number 3, août 1970

L'invention du pays : chroniques et notices d'Arthur Buies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036460ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036460ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1970). Montréal. *Études françaises*, 6(3), 363–366.

<https://doi.org/10.7202/036460ar>

MONTRÉAL

Messieurs, moi qui ai quitté Montréal depuis bientôt trois ans, je ne sais plus au juste quels sont vos qualités ou vos défauts. Je vois une ville presque métamorphosée dans ce court espace de temps, d'innombrables maisons et des rues nouvelles, qui malheureusement, ont encore un peu trop de poussière; des monuments qui s'élèvent pour défier la splendeur de l'architecture antique, des parcs en perspective et des expropriations en quantité, une vie sociale singulièrement modifiée dans ses allures et dans son caractère; le Grand-Tronc arrivant jusque sur les quais, quand il avait autrefois toutes les peines du monde à se rendre à la gare Bonaventure, cette magnifique construction qui n'excite pas l'enthousiasme du voyageur, parce qu'il en a trop dépensé dans le tunnel du pont Victoria; un havre s'élargissant comme la pieuvre et qui va bientôt dévorer l'île Ste. Hélène, imprenable par les Américains, mais sans défense contre votre irrésistible esprit d'entreprise; des palais construits par les banques et habités par des gens excessivement recherchés; des institutions nombreuses,

presque toutes florissantes, et d'autres qui promettent de le devenir, tels que le haras national et la culture de la betterave ; un raffinement de vie, de richesse et de luxe qu'on n'eût jamais soupçonné au temps où, pour vingt cents, les cochers nous faisaient faire un mille à minuit ; des médecins, des avocats qui ont été étudiants et qui aujourd'hui nagent dans le vil métal, quand, il y a cinq ou six ans, ils allaient à pied sec sur des gués qui semblaient n'avoir pas de fin ; un temple épiscopal qui veut emprunter à St. Pierre de Rome le secret de sa grandeur et de son immortalité ; tout, tout enfin a changé, Montréal a secoué ses ailes, il a jeté dans l'espace la poussière de ses langes et s'est élancé d'un bond vers l'avenir, comme ces jeunes lions qui sentent autour d'eux l'immensité du désert et qui veulent le conquérir.

C'est un étrange et beau spectacle vraiment que celui de cette ville, de cette unique ville de la province s'affranchissant de l'apathie et de l'espèce d'engourdissement irrémédiable où le reste du pays semble vouloir s'éterniser, et dont rien ne peut donner une idée plus juste, plus saisissante que Québec, la capitale, ville fortifiée depuis cent ans et qui se démolit toute seule depuis cinquante, que des remparts de poussière et des entassements de décombres protègent contre un ennemi éternellement invisible, que des vieux canons du dernier siècle, couverts d'une rouille aussi historique que peu rassurante, ne peuvent plus défendre, maintenant que ce ne sont plus des Iroquois montés sur leurs canots qui voudraient l'assiéger, et qu'une artillerie volontaire de 130 hommes fait encore trembler parfois, lorsque, voulant s'exercer au tir, elle envoie des bombes moisies éclater parmi les habitants endormis de la rue Champlain.

La faute n'en est pas à coup sûr au département de la guerre qui a à sa disposition 40 000 hommes, dont 300 à peu près sont en activité de service. Elle en est au temps qui vieillit tout et aux citoyens de la bonne capitale pour qui la moisissure représente les grandeurs de l'histoire.

Québec a cependant quelques avantages dont il faut lui tenir patriotiquement compte ; c'est l'endroit du Canada qui retient le mieux ses habitants, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, l'hiver, on n'en peut pas sortir ; ensuite, au printemps, il y a énormément de morts subites causées par les glaçons qui tombent des toits en toute liberté, les pierres ou les briques qui se détachent des maisons en ruines, la transition violente du chaud au froid entre les rues où il y a quatre à cinq pieds de neige et d'autres voisines où l'on étouffe dans des flots de poussière, par les bouts de trottoirs qui sautent à la figure et assomment sur place, par les accidents de toute sorte au milieu d'un tohubohu de pavés, dernier débris du chaos antique, d'ornières et de fossés où l'on plonge et où l'on saute comme si tout le monde était pris d'attaques de nerfs, par l'impossibilité de traverser les rues sans recevoir dans les narines d'énormes jets de boue qui vous asphyxient en deux minutes, enfin par la compagnie du gaz qui conspire avec le climat et avec la corporation pour démolir aux citoyens les quelques membres que le rhumatisme leur a épargnés, par la compagnie du gaz, dis-je, qui a fait un contrat avec la lune sans tenir compte des nuages qui la couvrent, des pluies qui la ternissent, enfin, des mille caprices de cet astre inconstant qui refuse ses rayons aux endroits impassables, vraie coquette jeteuse qui ne veut que briller à son aise et qu'on l'admire, au moins dans de grandes rues, quand elle se montre dans son plein.

Tout est contre ces pauvres habitants de Québec, jusqu'aux astres ; ils n'ont pas de soleil l'hiver, et l'été, la lune leur ménage autant d'inquiétude que de lumière. Évidemment, ils ont conservé beaucoup de l'héroïsme et de la tenacité de leurs ancêtres pour n'avoir pas émigré déjà tous ensemble à la Colombie anglaise, ce pays unique qui, à peine né, trouve dans son berceau un chemin de fer de mille lieues, quand nous, qui sommes de beaucoup ses aînés, ne pouvons obtenir que par une lutte acharnée, presque sanglante, le chemin de colonisation du nord qui n'a que cinquante lieues, et qui n'a rien à craindre des buffles ni des Sioux.

Et pourtant, c'est un cher et beau petit nid, dans son désordre et dans sa pauvreté, que Québec, nid dépouillé, nid de feuilles flétries, soit, mais qu'on ne quitte jamais sans en être arraché et où l'on revient toujours ramené par son cœur. Qu'on aille à Montréal, à New York, à Boston, dans d'autres grandes villes, pour y retremper et dégourdir ses ailes, on n'en revient que plus vite vers ce glorieux petit roc de Champlain qui renferme encore tout ce que nous avons de plus cher et de plus vénéré dans nos souvenirs. Et certes, au milieu d'un temps qui nous emporte avec lui dans sa course vertigineuse, ne laissant rien debout, souvent même dans nos affections, et qui nous précipite vers l'avenir en n'accordant au pauvre passé que d'impitoyables dédains, est-ce donc trop qu'il reste une ville, une seule, où l'on puisse se sentir vivre un jour et se reposer à l'aise dans le torrent de la durée ? Au moment où tout s'efface, où tout se transforme et s'oublie comme si l'humanité n'avait pas d'histoire, au moment où nos vieilles institutions, avec leur caractère propre, et nos vieilles coutumes vont se perdre, elles aussi, dans le même gouffre qui ne ménage rien, n'est-ce pas consolant de savoir qu'il reste au moins pour notre langue un petit boulevard impénétrable, insaisissable, qui, par son inertie apparente et l'obstacle immobile qu'il oppose, résiste à l'entraînement du vertige et conserve intact ce qu'il ne faut perdre à aucun prix, ce qui sera toujours beau, toujours nouveau même après des siècles, notre langue, le plus précieux des trésors laissés par nos ancêtres comme aussi le plus digne d'être conservé.